

**Documents complémentaires
au compte-rendu de la session
d'expérimentation artistique**

« protocoles méta »

et « congrès singulier »

du 4 au 11 juillet 2007,

à Avignon.





Jean-Paul, bonsoir,
La parole assise/la conférence.

Comment réfléchir ce dispositif pour qu'il puisse se vivre comme une expérience et se développer sous la forme d'une expérimentation ?

Une conférence compose un environnement intellectuel. Qu'est-ce qui fera que des personnes vont l'investir et le parcourir ? Qu'est-ce qui fera, à l'inverse, que des personnes resteront précautionneusement ou rageusement en dehors ?

Est-ce que le conférencier va entrebâiller des portes et esquisser des passages, laisser vivre des questions et faire partager ses hésitations ? Ou, au contraire, va-t-il plier et replier son propos, le compacter, et, finalement, dissuader toute velléité d'intrusion ?

Mais, la question s'adresse également au "congressiste". Face à cet environnement intellectuel qui se compose et se configure en sa présence, quelle attitude va-t-il adopter, quelles dispositions va-t-il prendre ? Va-t-il réactiver, tout naturellement, dans son rapport au conférencier, le comportement que l'école lui a inculqué au fil d'une quinzaine d'années de scolarisation ? Ou, à l'inverse, va-t-il se décider à larguer les amarres et accepter de dériver/déambuler dans cet environnement langagier et intellectuel qui se présente à lui ?

C'est effectivement une très belle expérience que de se mouvoir avec les mots d'autrui, que de réfléchir dans un contexte intellectuel inhabituel, que de vivre ce déplacement. Les Protocoles méta me montrent à chaque fois combien il est passionnant et fructueux de se laisser ainsi embarquer dans des environnements inattendus. Pour moi, l'étrangeté provient de ce qui, pour vous, est le plus familier, le plus tacitement partagé : la relation au corps comme expérience, l'entrée en expérimentation à partir du corps. A chaque fois que vous m'invitez à vivre ce type d'expérience je perçois à quel point il m'est lointain et combien mon univers de travail le récuse. J'hésite, je me trouble, je m'enchant, je m'agace, j'esquisse, j'esquive, j'avance, je recule, je tente, j'apprends, je découvre, je préfère oublier, je reporte à une fois prochaine, j'y reviens, je n'ose pas refuser, je n'ose pas y penser, je partage, je chemine, j'expérimente.

Heureusement revient le temps des paroles.

La disponibilité que révèle les Protocoles méta pour nombre d'expérimentations doit se vérifier également sur le terrain intellectuel. Pourquoi ce terrain y échapperait ? Comment expérimenter à l'intérieur de ce type d'environnement ? Y compris sur des registres sensibles et perceptifs et pas seulement analytiques ou interprétatifs ? Avec, là aussi, des protocoles à concevoir.

Sur ce, je vais dormir.

Cher Jean-Paul,

D'abord: Les formes et les modes de "gouvernementalité" associés à nos dispositifs et impliqués par nos coopérations. La période est propice pour les réfléchir et les expérimenter. L'acte politique magistral de Nicolas Sarkozy a été de convaincre le peuple qu'il avait besoin d'être gouverné et les deux candidat-e-s à la présidentielle ont chacun-e répondu à cette attente: gouvernez-nous! La démocratie est mise cul par dessus tête et les idéologies sécuritaires, autoritaires et compassionnelles fonctionnent alors à plein rendement.

Nous sommes dans un schéma politique plus fort que celui, classique, de la soumission volontaire.

La politique publique multiplie les réponses et les solutions sans même que nous ayons besoin d'élaborer des questions... et les "artistes" manifestent pour conserver "leur" ministère.

La formulation éculée: "La démocratie, c'est le gouvernement du peuple par le peuple" pourrait être revisitée et réinformée politiquement de cette façon: "la démocratie, c'est la gouvernementalité de nos activités à l'intérieur même de nos activités".

Il s'agirait de réfléchir à la constitution politique de nos situations de vie et de travail, de la même façon que nous réfléchissons à leur constitution sensible, perceptive, corporelle, visuelle... Comment s'agencent-elles? Avec quel langage politique? Selon quelles postures? A partir de quelles déterminations sexuées et générationnelles? Qui s'autorise de quoi? Comment se distribuent, se qualifient et se disqualifient les différentes paroles?

Un artiste qui agit-en-situation-et-en -contexte me semble très directement concerné par cette reformulation de la question politique à partir de ce que son activité inclut, en soi, comme déterminations et enjeux.

Ce pourrait être une manière de réamorcer le politique, sur le terrain même où les questions politiques se posent à nous.

Quant à la saveur des mots... (un coucou à Pascal et Elodie):

- gouvernementalité est une formulation austère et assez froide en bouche,
- gouvernance a quelque chose du chamalo qui empâte la réflexion,
- gouvernement sonne sec et autoritaire,
- régulation... circulation... attention au gendarme!
- autogestion fleure (plus très) bon nos luttes passées.

D'autres formulations sont à expérimenter...

Ensuite: La question: "que fabriquons-nous ensemble?" n'appelle pas spécifiquement une réponse. Il y a mille choses plus amusantes et intéressantes à faire avec une question

que de lui opposer une réponse. En particulier, une telle question ne manquera pas de susciter nombre de ces malentendus que nous goûtons avec tant de plaisir (intellectuel). Cette question t'a été naturellement adressée mais il nous revient de la détourner de son chemin pour la faire rebondir entre nous.

Amitiés
Pascal

COMMENTAIRES DE PHILIPPE SAULLE (17 JUILLET 2007)



Bien cher Jean-Paul,

Voilà quelques réflexions spontanées (à part les notes en fin, que j'avais recherchée il y a quelques jours et que je te joins). Je serais tenté, (j'étais tenté...) de ne répondre seulement "je ne sais pas". Mais, bon, mon naturel revient au galop. Je n'ai qu'une seule question, je crois, c'est de savoir si la participation à un congrès est totalement ouverte ou bien fait elle l'objet d'une sélection selon projet, degré de motivation ou que sais-je...

Peut-être est-il utile de demander à chacun d'exprimer ses attentes avant de s'engager pour 7 jours.

Tres sincèrement, j'ai pour ma part trouve cette semaine passionnante et je réalise que je ne cesse pas d'en parler, nourrissant ainsi ma propre réflexion au sujet de ces jours partagés.

Amicalement,
Philippe

META REPONSES

- *Comment peut-on affiner l'usage des malentendus pour renforcer les échanges ?*

Affiner, l'usage. Peut-on faire usage des malentendus ? Les malentendus sont une aventure, puisque chacun d'eux est une surprise. (Ma fille Anna me sort souvent cette citation de weber : entre ce que je dis, ce que je veux dire, ce que tu entends, ce que tu veux entendre, ce que tu comprends, ce que tu aurais aimé comprendre... etc...). Les malentendus ne peuvent pas s'accumuler indéfiniment, chacun d'eux, l'un après l'autre, doit passer par les fourches caudines d'une tentative d'explication dialoguée, sans sophisme ou réthorique. Il ne faut donc pas qu'ils soient trop nombreux. Les sérier, peut-être... D'où chacun de nous parle-t- il ? Quelle est son idée à-priori pour ce nouveau congrès singulier ? Peut-on

déposer des prémisses et imaginer des règles acceptées par l'ensemble du groupe, qui serviront de cadre au débat ? Ils sont une énergie qui peut faire tourner en rond le congrès, mais qui peut aussi s'avérer être un puissant vortex. Affiner cet usage ne passe d'après moi, que par des codes clairement partagés. Des jeux, donc des règles.

- *Comment travailler avec des institutions pour faire avec et au-delà ?*

L'institution (ou les institutions partenaires), à mon sens, doit être garante du bon déroulement du congrès. Elle co-produit, donc elle protège le projet, le défend. Encore faut-il que le contrat, fût-il moral, entre le congrès et le (les) partenaire(s) soit le plus clairement possible établi. Quelle marge de manœuvre pour une invention ?

Quelle place dans la vitrine de la « visibilité » (publication, actions, publics...) ? Espérance, ou bien, devoir de résultat ? Le congrès n'est pas "antiinstitutionnel", sa légitimité se négocie au préalable.

- *Comment lier, relier les préoccupations collectives et les préoccupations individuelles ?*
Non à la tentation de la parabole sportive !

Très honnêtement, je ne crois pas qu'il sorte de « grandes choses » d'un projet collectif (ou au prix d'une autorité « chef/peuple » incompatible avec mes convictions). Il peut dans le meilleurs des cas, faire éclore des faits ou des actions efficaces, nourrissantes pour certains, pragmatiques, claires, mais tout collectif est source de frustration pas sa tendance naturelle à produire du « mieux disant » consensuel. Cette question soulève l'utopie d'une gouvernamentalité (gouvernance ?) idéale. Mais, comme la démocratie, elle n'est qu'un itinéraire, un chemin fragile à emprunter et pas une fin en soi.

Il n'y a, a priori, aucune raison pour que l'individu relie ses propres préoccupations à celles d'un groupe, mais l'inverse est nécessaire pour que le groupe « fabrique ». Des préoccupations individuelles font, in fine, les préoccupations collectives, c'est un partage qu'il faut sans doute souligner chaque fois. + cf. réponse à la première question.

- *Comment déplacer les déterminations d'un lieu spécifique par des activités autres ?*

Un lieu trimballe sa mémoire, ses fantômes dans les placards... sans doute faut-il coopérer avec l'esprit des lieux. En l'occurrence se pose la question d'une « salle de classe », lieu d'une « autorité » éprouvée nécessaire à la transmission. Impossible, à mon sens, d'échapper à cette destination des lieux. Champfleury n'est pas neutre, et sa nature est un frein évident à l'éclosion d'un débat le plus réussi possible. Il faut donc tenir compte de l'esprit des lieux et se plier, plus ou moins, à ses rites. Ici, il n'y a pas eu autre chose que de l'échange, de la création, de la réflexion, du débat et... par conséquent, de la transmission. Etions-nous dans une « activité autre » ? Non, et c'est tant mieux.

Pour qu'il y ait « activité autre », il faut, à mon avis réinvestir, transfigurer, imprégner le lieu d'un autre esprit. Ça suppose beaucoup de temps et de moyens.

- *Comment interroger la dimension de genre (féminin – masculin) des pratiques et des situations ?*

Je ne crois pas beaucoup aux questions de genre, malgré les évidences. Je me range assez près de cette réflexion de E. Badinter : « A bien y réfléchir, il y a autant de genres que d'individus. »

- *Comment revisiter la hiérarchie des termes utilisés tels que : art, social, politique, processus, production, œuvre... ?*

On pourrait rajouter les néologismes ou les emprunts à la mode : gouvernamentalité, dispositif, protocole, expérience – expérimentation, visibilité, lisibilité, pensée en mouvement, collectif, champ des possibles, projet, transmission, notion, échange, territoire (déterritorialisation), informel, bilan, etc... etc...

L'étymologie est une bonne base. Chaque mot a une histoire, souvent passionnante (cf. notes)

Leur hiérarchie est extrêmement volatile, à mon avis. Et le "sens commun", n'est -il pas un moulin à vent, une chimère, (malgré les assertions de l'opresseur médiatique).

- *Comment interroger les rapports d'autorité et de pouvoirs au sein du congrès ?*

Comme je l'ai dit plus haut, le collectif m'inspire une certaine méfiance (l'histoire nous l'a tellement montré...).

Mais rien ne se fait sans ce collectif, même si ce n'est pas la "crème de la crème", c'est une condition intrinsèque à toute construction. Je crois qu'il faut poser des règles plus claires (strictes ?), quant à la prise de parole, le temps de parole, les règles du jeu, le planning des journées. Il me semble que plus le cadre est « construit » (rigide ?) moins les problèmes d'autorité et de pouvoir se posent. (L'expérience de « Remue- Méninges », résidence de pré-création organisée par Lieux Publics fut pour moi riche d'enseignements quant à l'organisation du travail en groupe.) Bien sûr, c'est plutôt a contrario de mes propres a-priori, mais, beaucoup de liberté naît sans doute de contraintes librement consenties.

- *Comment faciliter et entretenir la porosité entre les pratiques et les territoires de pensée ?*

Par une présence active de documentations (web, présence de bouquins, dicos...), mise en question, débats, schémas, propagande... Donc des participants genre « Jiminy Kirquet » qui acceptent de jouer le rôle du récipiendaire questions/réponses. Inciter au partage des savoirs.

- *Comment atténuer l'effet d'empilement et la surenchère des propositions traversées dans le congrès singulier pour jouer davantage sur la finesse des coïncidences et préserver l'indéterminé ?*

Une sélection « géniale » des participants ? Plus sérieusement : à nouveau le cadre. S'il est clair, l'indéterminé surgira avec finesse, avec grâce... C'est théorique, bien sûr.

- *Comment amplifier l'invention des rapports « bord à bord », l'implication réciproque, déciproque, inciproque... ?*

Par une bonne connaissance et un profond et sincère respect de l'autre (autres mondes, autres vies, autres urgences, autres nécessités...). Cultiver la curiosité, l'intime, l'empathie. Beaucoup de temps, donc.

- *Comment faciliter l'émergence des questions qui peuvent constituer un « commun » transitoire, temporaire, à partir des enjeux art – social – politique ?*

ibid.

Et, réaffirmer en premier lieu, et ce n'est pas qu'un simple préambule, que l'artiste est « social » et « politique », que son existence, celle de l'œuvre et celle de l'art sont immémorialement et intimement liés à ce « commun ».

Réconcilier l'artiste et les gens, les gens et l'artiste.

- *Quelle audience constituons-nous au cours du congrès singulier et que fabriquons-nous ?*
Si la confidentialité n'est pas une clause rédhibitoire, elle doit être vécue comme une chance rare, fertile aux champs critiques. Toute expérience collective est formatrice, même en creux.

Toute expérience collective est productrice, même à tort. Toute expérience collective est utile même s'il elle n'est pas « belle ».

Le pire des mots est « à quoi bon... », maladie romantique des nantis... hélas !

Nous fabriquons du purin interdit à la production pour fertiliser des ségalas pourtant promis à la stérilité.

Partir de rien...

Notes :

META : élément du grec exprimant la succession dans le temps, le changement, la participation, action en commun, situation au milieu...

Du grec ancien « au milieu de » puis « vers, à la recherche de » d'où « derrière, à la suite de ».

Le premier mot composé avec ce préfixe est métaphore, « porter autrement ». Puis par la même racine étymologique, métonymie, prendre un mot pour un autre, auquel il est lié par un rapport logique. Métalepse, « échanger »...

En philosophie et en logique méta prend le sens de « au-delà » pour désigner le concept qui englobe, qui subsume l'autre concept (métalangue, métaphysique, métamathématique).

PROTOCOLE est emprunté au grec tardif *prôtokollon*, qui dans la traduction du code Justinien (VI^{ème} s.) désignait une feuille collée aux chartes pour les authentifier. Le mot signifie littéralement « ce qui est collé en premier ». Il est emprunté plus tard au latin médiéval *protocollum* « registre de minutes » en 945. Puis « acte original » en 1166.

Ce n'est qu'en 1823 par le mot anglais « protocol » qu'il devient un compte rendu de la passation d'un test, une liste de conventions puis le déroulement des gestes pour un acte chirurgical.

C'est Balzac qui étend son sens figuré à « respect des formes, étiquette » et « règle codifiant les relations officielles diplomatiques » (1859)

Il s'agit donc bien de subsumer* le concept de règles établies.

*Subsumer en philosophie signifie : « penser un objet individuel appartenant à un ensemble ». Mais Kant l'emploie ainsi : « appliquer à l'intuition sensible la catégorie de l'entendement qui en assure l'unité ».

Sinon, étymologiquement : sub « par en dessous » et sumere « poser en principe »

Processus a donné procès et signifie bien sûr : « suite ordonnée d'opérations aboutissant à un résultat ».

Faire le procès du désordre est un contre-projet.

COMMENTAIRE DE PATRICK SIROT (20 JUILLET 2007)



Bonjour Jean-Paul, après quelques jours de repos, un temps de réflexion voilà des premières hypothèses de recherche :

Bord à bord, il s'agit bien de cela, il s'agit de bordure.

L'espace à interroger attentivement, précisément c'est la présence de la bordure, notre présence sur/dans la bordure. La bordure n'est pas une frontière, une limite, ni même un cadre, la bordure est "indéterminée". Elle demande cet effort conceptuel de penser l'indétermination comme une réponse politique aux certitudes. Elle demande une conscience des espaces qu'elle borde, une conscience de sa propre mobilité, de sa fluidité.

Autre hypothèse, plus qu'une bordure, un parergon peut-être ?

Hors d'oeuvre, hors oeuvre ! "Un parergon vient contre, à côté et en plus de l'ergon, du travail fait, du fait, de l'oeuvre mais il ne tombe pas à côté, il touche et coopère, ni simplement dehors ni simplement dedans. Comme un accessoire qu'on est obligé d'accueillir au bord, à bord, il est d'abord l'à-bord" Jacques Derrida "La Vérité en Peinture" Le lieu du parergon repousserait, alors, toute futurisation d'une oeuvre en devenir, toute nostalgie d'une oeuvre à reproduire. Le lieu du bord à bord, de la bordure, du parergon(?) convoque le simple désir d'une présence à partager.

Sur ce, je passe à table manger mon hors d'oeuvre : des carottes râpées.

Bon appétit.
Patrick.

COMMENTAIRES DE JEAN-PAUL THIBEAU (27 JUILLET 2007)



Au sein d'une session dans l'usage du bord à bord, il y a la redécouverte d'une forme de liberté : personne n'a à se sentir obligé, tout en expérimentant ses propres modalités de co-existence, de co-activité. C'est un espace-temps libéré, d'où émergent des propositions, des idées constituant une conjugaison de périphéries. Il n'y a pas de « centre » de gravité... Personne n'a à se sentir obligé de produire, d'agir utile ou inutile...

Avec le souci d'expérimenter la désautomatisation des rapports activités/productions/objets, et de désautomatiser les rapports réflexions/idées/actions... Laisser agir les rencontres et les indéterminations.

Observer davantage comment l'indéterminé peut faciliter l'émergence d'événements plutôt que de se laisser aveugler par le besoin d'occupations et d'objectifs immédiats... Laisser agir le temps... « Travailler » avec le fur et à mesure, dans la plus simple économie... C'est un cheminement à géométrie variable dans les expériences diffuses, sans horizon d'attente impératif...

Il n'est pas question de produire du « positif » et du « négatif », mais de l'« identité » : que chacun puisse définir sa forme, sa résistance, sa multitude...

Suite à la colonisation du quotidien et du privé par la marchandisation généralisée, puisque tout est désormais « spectacle », nous n'avons plus besoin des spectacles fabriqués, préfabriqués par les artistes : il suffit de regarder le monde tel qu'il est, d'observer son tissu de superstitions - afin de s'y déplacer en y infiltrant des résistances, des resingularisations, des méta-subjectivités...

Au bord de là où nous en sommes... Notre habitat commun et notre chemin, c'est le langage, la parole... D'où l'expansion et la pertinence des récits d'expériences... Quand au corps, on le sait depuis Spinoza, nous ne savons même pas ce que peut un corps ! Il est notre constellation respirante mouvante et un composé flottant et surprenant.

Il ne s'agit pas de désertier les lieux d'art ni n'importe quel autre lieu spécifique, mais bien d'y infuser (infiltrer) des méta-activités parallèles, y paramétrer un méta-lieu potentiel... Oui, les protocoles méta sont un processus artistiques, mais dont un des objets est de « préparer » un composé de situations – qui soit, entre autre, un cheminement tâtonnant de micro-décisions, de micro-doutes, de micro-flottement, et une expérience d'auto-(re)formation...

Par touches et apports successifs, créer des matériaux divers, des points de vues changeant, des présences variées, des micro-activités, des opérations énigmatiques, mêlées à des actions très simples - en créant un autre usage du temps et une logique différente d'action... L'horizon n'y est pas défini, il reste mouvant et se négocie à plusieurs... Mettre en flottement, en suspension, ce souci de l'efficacité, de l'action à tout prix - qui souvent n'est qu'une réaction et qu'une manœuvre de diversion par rapport à la question cruciale du que fait-on là, dans cette exploration de l'être ensemble sans forcément d'agir commun ?

En cette occasion qu'est-ce qu'un méta-lieu ?

C'est la constitution d'un espace-temps qui accueille des « concours de circonstances », des occasions, des concomitances... Un processus multidimensionnel ouvert à des enchaînements, à des déplacements, à des coïncidences... Une co-production réunissant de multiples composants (hétéropoïèse ± autopoïèse) : hétérogénéité des participants, interdépendance, consécution. S'y développe une forme aléatoire (tache) méta-sensible à l'indéterminé, aux contingences. Belle occasion d'accueillir notre non-expérience, le non-mien et le non-nôtre...

Il ne s'agit ni de développer une activité purement intellectuelle, ni de faire un atelier poly-sensoriel, ni une intellection de type gnose, ni de faire du post-happening – mais bien de développer une herméneutique multidimensionnelle où corps-esprit-émotion sont tenus dans une « suspension » (au sens chimique du terme) d'interdépendances et d'interactions (inter-relations) : une manière d'interroger une « amitié singulière »...

Oui, nous étions au cœur d'un jeu de désautomatisation et de dé-définition, de réouverture du regard et du sens sur nos gestes et nos mots – s'en suit une ribambelle de disjoncteurs et de réinjecteurs d'expérience, voici une constellation de termes méta-déterritorialisant pour nos méta-activités : déperformance, désutopie, déspectatorisation, déreprésentation, dé-théâtralisation, décalage, désaccélération, décroissance, dé-monde (déconstruction et réagencement), déport, déphasage, dé-production (inframince)... Méta-infra ordinaire...

Comment mettre en chantier, accueillir des activités et une esthétique de l'ordinaire – où chaque « acte », chaque séquence, font l'objet d'une attention vigilante et d'une expérience exploratoire (méta-décolonisation)? Comment définir un nouveau théâtre, un méta-théâtre *(sans théâtralité)?

S'il ne nous reste aucun lieu, aucun moyen, alors faisons avec rien – n'essayons pas de combler le vide, le manque... Inventons une nouvelle politique de soi, une nouvelle socialité...Ouvrons des méta-agoras...Retournons à l'éloge de la parole et à la grande résistance du corps...Nul ne sait ce que nous pouvons!

*«Du théâtre de la cruauté il faut passer au théâtre de la 'crudité'. Actuellement, dans l'art, nous sommes dans un nouveau théâtre où chacun pèse de son propre poids. Du poids et de la mesure de sa lucidité. Où la notion de distance n'a plus de raccourci : on est ni loin, ni près; ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, on est dans le dedans du dedans, qui est aussi le dehors dedehors...»

extrait de fragments d'activité (avril 1984)

Un nouveau théâtre de dé-spectatoration: tout le monde attend un spectacle, alors que ce qui est à mettre à vue et en jeu, c'est le cadre de cette attente! Inventer un lieu de partage autre: une université des temps libérés où s'y déguste l'éloge de la modestie! Un art pauvre, libéré de l'arrogance de l'ultra-mondanité contemporaine. Un art de vivre qui redonne plein sens à l'existence, au fait d'exister.

Vers une méta-esthétique, où penser et agir ensemble est un acte hautement politique... Oui, nous croyons qu'il s'agit bien d'inventer (co-inventer) un autre rapport au sujet-auteur et au sujet-récepteur, il s'agit d'une désautomatisation des rapports habituels de rencontre, de confrontation, et d'expérimentation.

Il est question d'une re-singularisation des co-présences (et des inévitables moments d'absence, et d'égarement) à travers un agencement de situations qui laisse place à l'idée soudaine, à l'émergence de points de vue, à l'incompréhension subite, à la confusion, à la reprise des fils hétérogènes qui s'avèrent êtres les brins d'une même corde (celle d'un monde où les séparations sont conçues comme la forme impérative pour générer frustration et désirs errants...). Par cette «hétérogenèse» que propose ces sessions, chaque sujet peut activer diverses modalités de façon d'être. Pour aborder les questions, dans ce processus de rencontre, il lui est possible de re-singulariser ses points de vue, en les frottant à ceux des autres congressistes...

On peut le voir comme un état de dé-performance, tout comme un état de métaphilosophie réalisée et un moment d'explosion créative du soi dans son lien inextricable à l'autre.

Non ce n'est pas un simple dispositif de réflexion et d'analyse: à chaque fois c'est une expérience!

L'aspect «post-performance» (ou déperformance) vient du fait qu'il s'agit, la plupart du temps, du détournement d'une proposition d'exposition ou de résidence initiale. Ne pas réaliser une exposition ou une résidence: à la place proposer une session des protocoles méta, un congrès singulier! Expérience artistique processuelle: une expérience au bord des pratiques du temps, de soi... des jeux de circonstances et des je-ne-sais-quoi.

La forme d'art à laquelle nous faisons référence ne doit pas être autonome, mais «gratuite» (exonérée d'une rentabilité immédiate/cf. praxis*) – de manière à laisser advenir ce que l'on ne sait pas ... Cette manière (d'être) d'agir en art ne peut être assujéti au simple loisir, au délassement, à la connaissance contemplative ou que sais-je encore? Non par cette

« gratuité », par cette grande disponibilité au temps et à l'écoute, chaque session est elle-même sa propre fin, qui est en fait une fin sans fin, un congrès infini, une ouverture au « survenir ». Ce serait une éthique sans horizon immédiat. Pourquoi différencier ce moment de l'art du moment politique ? Justement parce que dans le moment de l'art, on ne sait pas où ça a lieu, ni avec qui, ni a combien ... Mais ça a lieu et c'est dans un espace-temps qui n'a pas à être assujéti, même s'il doit border et être bordé par d'autres lieux, d'autres activités. Or le moment politique lui doit avoir un lieu, une fonction médiatrice. Il est la façon dont on peut objectiver « l'être ensemble » et ses diverses formes.

Au gratuit de l'art (temps du libéré), répond la nécessité du politique (temps du délibéré) : au lieu d'être opposés, ils sont co-conditionnels. La nécessité du politique est double :

1- Agencer l'organisation de la vie ensemble (tout dispositif de rencontre et d'échange est politique).

2- Préserver la limite entre la gratuité (le gracieux) et l'emprise économique (le marché).

Il y aurait 3 temps sociaux : Gratuit, Politique, Economie générale (travail, marché...)

Ce « gratuit » est une manière de redonner « l'être » à l'homme (pour en faire un espace libéré à façonner) – lui conférer un espace gracieux (« sacré ») ... Où un art de vivre propre peut se développer... Un méta-espace de jeu où se rejouent l'art, le politique et l'économie... Mais la question résurgente est toujours comment passer du moment artistique au moment politique, comment intensifier l'éthique dans l'art de vivre seul et ensemble ?

Il s'agit effectivement de faire l'expérience d'un art de vivre qui soit la vivification du rapport art et vie. Cela ne veut pas dire fusion entre art et vie, mais primauté du rapport dialogique l'esthétique/éthique pour donner force à la vie... Pour un art qui participe à la mise en forme de l'existence, à la construction de soi, à la relation aux autres...

En ce sens l'art fournit une méthode expérientielle (de présence et de distanciation) qui peut stimuler le social et le politique vers une manière d'être plus digne.

*« En réalité, pour celui qui a lu les Grecs (...) la praxis ne va pas du tout en direction de ce que nous nommons la pratique. En effet, chez nous, pratique est ce qui est efficace, utile, alors que chez les Grecs, elle est de manière presque antipodique, l'espace d'une pure gratuité. En ce sens, la praxis se distingue de la poïesis, le fait de faire être quelque chose : une table, une maison, une sculpture... La praxis n'a pas sa fin à l'extérieur d'elle-même. (...) La praxis se distingue donc non de la théoria mais de la poïesis. »

Fabrice Midal, « La rencontre du bouddhisme et de l'Occident est-elle possible » dans Les cahiers bouddhiques n°3. Bouddhisme et philosophie. Mars 2006. p89

EXTRAIT DE L'INTERVENTION DE JEAN-MICHEL GREMILLET,

LE 10 JUILLET 2007 À AVIGNON.



Jean-Michel Gremillet: Moi, artisans d'un monde du spectacle vivant je me sens immergé dans un autre monde artistique, dans celui des arts plastiques qui me suggère qu'on est encore beaucoup enfermé dans des codes respectifs. Et j'ai l'impression d'être dans un monde beaucoup plus libre que le mien à priori.

Je suis heureux de la présence de Yolande Padilla, car c'est la première à avoir ouvert un lieu de culture à Cavaillon ouvert à la fois sur le spectacle vivant et sur les arts plastiques. *J-M Gremillet fait l'historique du Centre National, des enjeux et des difficultés politiques traversées. Puis il lit un extrait d'un texte de Claude Régis, qui avait écrit il y a quelques années «l'état d'incertitude»:* «Les poètes ne font que remuer les règles et les mots. Casser la syntaxe, casser la langue, casser le vocabulaire, inventer des mots, les rompre, les faire se cogner les uns contre les autres, les assembler, les disjoindre, faire entendre les dissonances, des rimes intérieures, mais aussi et grâce à cela, faire entendre un peu de ce qui n'est pas dit. On ne dit pas tout ce qu'on veut dire, souvent on ne peut pas, et on dit très peu pour faire entendre plus! Les poètes savent ça, casser, inventer, parce qu'ils savent qu'il est essentiel dans le bruit des mots d'entendre ce que le langage fait sans le dire. Détecter ce qui opère là. Les gens pensent que tout a un sens et un seul sens. On pense que ce qui est important c'est d'être clair. Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément – et bien justement non! Il ne faut pas que les mots arrivent aisément, et il est plus intéressant d'aller chercher dans le non-clair. La philosophie, les sciences et l'art sont trois moyens d'avancer dans la connaissance de nous-mêmes. Ces moyens ont des voies apparemment différentes, mais tous doivent, la philosophie en premier se confronter au doute. L'avancée n'avance pas autrement que par des avancées qui sont détruites et remplacées par d'autres avancées. C'est le mouvement de la pensée.»

C'est un texte qui m'accompagne beaucoup, je ne suis pas un intellectuel, je suis un médiateur et j'ai un peu travaillé sur les rapports art-culture et territoire. La question de l'art et de la culture liée au territoire est quelque chose pour moi de très important (...) Il faut peut-être revenir 2006 ans en arrière et se souvenir de la raison d'être du théâtre. Les raisons pour lesquelles on a inventé le théâtre au même moment où l'on invente les règles de la démocratie - c'est qu'il fallait à côté de cette raison cartésienne, un espace où la parole pouvait s'exprimer autrement et que précisément c'est pour faire un contre-point au politique.

C'est pour cela que l'on a inventé le théâtre- c'est encore pour cela qu'il y a encore des difficultés entre artisan du monde de la culture et de l'art et du monde politique: c'est quelque chose de normal!

Il y a un philosophe qui nous éclaire c'est Bernard Stiegler. En 2003 il avait écrit un texte dans le monde intitulé « De la misère symbolique »: «La question esthétique et la question politique ne font qu'une. La question politique est une question esthétique et réciproquement. La question esthétique est une question politique. Il emploie le terme esthétique, dit-il, dans son sens le plus vaste, et évidemment dans son sens initial: aïsthésis – qui signifie en grec sensation. Et la question esthétique est celle du sentir et de la sensibilité en général. Je soutiens, affirme Bernard Stiegler que la question esthétique à nouveau frais - dans sa relation à la question politique - doit inviter le monde artistique à reprendre une compréhension politique de son rôle.

L'abandon du rôle politique par le monde de l'art est une catastrophe. Je ne vais pas évidemment dire que les artistes doivent «s'engager», mais je veux dire que leur travail est originairement engagé dans la question de la sensibilité de l'autre. Hors la question politique est essentiellement la question de la relation à l'autre, dans un sentir ensemble, une sympathie en ce sens. Le problème politique c'est de savoir comment être ensemble, comment vivre ensemble, se supporter comme ensemble à travers et depuis nos singularités (...) La politique est l'art de garantir une unité de la cité dans son désir d'avenir commun, son individuation, sa singularité, comme devenir un. Hors un tel désir nécessite un fond esthétique commun, l'être ensemble, celui d'un ensemble sensible. Une communauté politique est donc la communauté d'un senti. Si l'on est pas capable d'aimer ensemble les choses(...) on ne peut pas s'aimer. Et s'aimer c'est aimer ensemble des choses autres que soi...»

Cela laisse entrevoir la défense du nécessaire superflu que nous défendons les uns et les autres à travers notre activité. Si la relation entre le monde de l'art et le politique est tendu, cela paraît juste... »

EXTRAIT DE L'INTERVENTION DE JEAN-PIERRE COMETTI,

LE 10 JUILLET 2007 À AVIGNON.



Réponse à la question qu'est-ce qu'un congrès singulier ?

Jean-Pierre Cometti commença par faire état de quelques réflexions concernant l'expérience des protocoles méta qui a démarré en 2005 à Marseille. Il démarra donc à partir de ce qui a été « tenté » depuis 2005 et dont le mot le plus adéquat à ses yeux pour désigner cela est « expérience », et il en fit son récit propre .

Jean-Pierre Cometti :

On peut effectivement voir les « protocoles méta » comme une tentative : quelque chose que l'on *tente* sans nécessairement se fixer sur un *objet*, d'où le caractère déjà singulier de cette « expérience », puisqu'elle n'avait — du moins c'est ce que j'ai cru comprendre — aucune finalité préalable à nos rencontres, ce qui est effectivement inhabituel, étrange, *singulier*.

Je voudrais toutefois revenir sur la notion de « congrès singulier ». Dans toute rencontre — c'est le sens de congrès — quelque chose est en route. On est déjà dans un congrès sans le savoir. Pour les personnes qui se sont retrouvées au tout début en 2005, il y eut d'abord l'élément de la surprise, un étonnement — celui de comprendre que ce que Jean-Paul Thibeuau avait organisé n'avait pas réellement de finalité, sans qu'elle ne sache pourquoi — cela était aussi *indéterminé* — ni sur quoi aller s'organiser la suite. Étonnement, incompréhension, parfois fuite. Je me souviens de personnes qui sont venues et ne sont pas revenues. D'autres sont restées, ce qui était tout aussi étonnant ! C'est ce qui m'a intéressé au début : voir ce qui se passait, car il se passait en fait beaucoup de choses — qui se passaient dès lors que rien ne se passait, ou du moins dès lors que rien n'était *prévu* ou attendu. Au lieu qu'il y ait focalisation sur un objet ou un objectif déterminé, les choses filaient au hasard. Ce défaut de détermination produisait inévitablement de la gêne.

Cette tentative d'expérience a d'abord pris cette forme-là : rencontre, indétermination et improvisation . Sans aucune mise en forme préalable. Nous étions impliqués dans une sorte de processus en négatif — on pourrait même penser à ce qu'on appelle la « voie négative » — c'est-à-dire la voie mystique, dans le vocabulaire de la théologie. Il ne s'agissait certes pas de mystique à proprement parler — ce n'est pas ce que je veux dire —, mais il y avait quelque chose d'assez semblable dans cette absence d'objet, dont était cependant supposé résulter quelque chose, si précisément et paradoxalement on restait dans l'indétermination.

Je vais maintenant faire un petit détour. Cette expérience a commencé dans une école d'art à Aix-en-Provence ; elle aboutit aujourd'hui dans une école d'art à Avignon. Dans une école d'art, on apprend à gérer des pratiques selon des orientations esthétiques, et selon des objectifs de pratiques artistiques reconnues, alors que dans cette expérience « méta » on trouve au contraire une absence — voulue, cultivée, radicale — de finalité conceptualisée ou conceptualisable. C'est curieux, parce que figurez-vous qu'il y a un

livre (que j'aime beaucoup) : *L'Homme sans qualités*, de Robert Musil, qui tente quelque chose d'assez semblable, sur un mode parodique. Il y est notamment question d'une action dite « parallèle ». L'action parallèle, dans le livre de Musil, trouve son point de départ dans la conviction que dans la « Cacanie » d'alors (l'Empire autro-hongrois) plus rien ne semblait *arriver* : ce qu'on appelle d'ordinaire un *événement* s'était mis à faire défaut. L'histoire, disait-on, « avançait à pas de chameau ». D'où la décision — toujours dans le livre — de mobiliser toutes les ressources et toutes les énergies disponibles (intellectuelles, artistiques, etc.) pour produire quelque chose qui pût avoir valeur d'événement, et cela à l'occasion du jubilé de l'Empereur François-Joseph, symbole de longévité, et dans une grande mesure d'immobilisme. Bien entendu, un tel objet n'en est pas véritablement un. Ce qui en tient ironiquement lieu, c'est quelque chose de formel qui est supposé se passer à un certain moment, pourvu du moins qu'on parvienne à en inventer l'idée, et qui reste en quelque sorte suspendu à une « invention de l'histoire ». Aussi les choses se déroulent-elles sans finalité déterminée, sur les seules ressources d'une expérience qui vaut pour elle-même, dans le seul but de savoir ce qui pourrait se passer si jamais quelque chose se passait. L'action, ou si l'on veut le semblant d'action qui lui correspond, est parallèle car elle double l'histoire afin de la produire, comme on remet un mécanisme en marche ; et elle a un sens métahistorique, ou métaphilosopique, un sens « méta », au sens où tout ce qui s'y manifeste est du genre de ce qu'on ne voit normalement pas lorsqu'on est engagé dans des activités réellement finalisées. Cette « expérience » réalise une *suspension* des habitudes et des idéaux que nous projetons habituellement, et en ce sens elle est bien de quelque chose de « méta », du genre de ce que l'on peut essayer de percevoir lorsqu'on se place en retrait et qu'on réfléchit non pas tellement à un objet qu'aux présuppositions qui entrent justement dans la conception d'un objet.

« Méta » — c'est aussi le sens que ce mot a dans la langue grecque —, veut littéralement dire « après », et non pas au-delà. La métaphysique, par exemple est ce qui vient *après* la physique dans l'ordre de la connaissance. Il y a peut-être quelque chose qui est sous-tendu, induit dans cette réflexion : *après* ce qui se trouve ordinairement investi d'une finalité, il n'y a pas de finalité immédiatement visible, mais il peut y avoir une finalité sous-jacente, se présentant sous la forme d'une ouverture maintenue, sans qu'on sache très bien sur *quoi*. La métaphysique, chez Aristote, est ainsi une science recherchée, dont l'enjeu est passablement indéterminé, et dont on sait seulement qu'il doit venir après la physique, sans se confondre avec elle.

Si je dis tout cela, c'est parce que cette expérience sans objet apparent — la nôtre —, qui a commencé dans une école d'art et se poursuit aujourd'hui dans une autre école d'art — est une expérience à laquelle il faut accoler le vocable « méta », et parce que tout tient au sens que l'on peut donner à ce mot. Le fait qu'elle ait commencé dans une école d'art et qu'elle se poursuive donc dans une autre école, lui donne le caractère d'une expérience méta artistique ou méta esthétique. Et de ce point de vue, le fait que certains épisodes se soient passés en dehors des écoles d'art, présente à mon sens une signification particulière. Nous avons commencé dans une école, mais tout ne s'est pas passé, ni tout le temps, dans une école. Les expériences qui se sont déroulées ont amené les participants dans des lieux qui, considérés selon les catégories qui sont habituellement les nôtres, n'ont rien à voir avec l'art. Et puis, ces rencontres ont elles-mêmes réuni des gens qui ne partageaient pas les mêmes activités. Mais à défaut d'objet commun ou d'activité commune, il y avait ces rencontres comme telles, et c'est cela qu'il s'agissait de susciter : une ren-

contre sans objet prédéterminé, une sorte de socialité sans objet, à la différence de ces rencontres fondatrices qu'on a l'habitude de thématiser sous la forme d'un contrat depuis le dix-huitième siècle, et qui associent l'idée même de la cité à un motif qui justifie l'abandon d'un état de nature.

Bien sûr, en quelque circonstance que ce soit, en tout propos échangé il y a toujours un objet ou plusieurs, susceptibles d'être mis en commun sur le mode de la discussion. Mais le but n'était pas spécifiquement que chacun parle de ce qu'il faisait, ni même fondamentalement de soi ! Ce dont il s'agissait au fond consistait plutôt en un *processus* sans autre fin que lui-même. Et c'est peut-être en cela ou dans ces moments-là qu'il s'agissait le plus d'art, quoique en un sens métathéorique. Que je m'explique, toutefois ! J'en reviens pour cela à la question de l'*objet*.

Lorsqu'on parle d'art, on parle essentiellement d'œuvres, et par conséquent d'objets remarquables. Le mot art désigne alors une sorte de vertu spécifique, caractéristique de certains objets d'exception, et lorsqu'on essaie de définir cet objet, on s'aperçoit qu'il n'existe pas ! Il n'y a pas d'*objet* de ce genre. Mais alors, qu'est-ce donc que nous nommons art, s'il n'est pas un objet, s'il n'est pas matérialisé ? Si vous avez lu l'anthropologue Marcel Mauss, vous y trouverez un certain nombre de choses intéressantes sur la magie. En particulier sur la notion de « mana », il s'agit d'une vertu mystérieuse, attribuée à certains objets et susceptible de produire des effets spécifiques. En résumant grossièrement, on dira que cette vertu mystérieuse est d'essence sociale et qu'elle se fixe d'une manière illusoire sur certains objets. C'est un peu comme l'argent, dans *Le Capital* de Marx, où il traite de l'argent et de la marchandise : l'argent n'est rien, il n'existe que dans l'*échange* — il n'a pas d'autre valeur ni d'autre vertu que des vertus d'échange. Au-delà on touche à l'illusion, au fétichisme de la marchandise. Mais le fétichisme n'existe pas seulement par rapport à l'argent. Il peut prendre de nombreuses formes, notamment par rapport à l'art. Par rapport à l'art, le fétichisme se manifeste dans la croyance en des qualités spécifiques qui seraient *propres* aux objets d'art. Mais comme l'argent, l'art est d'essence sociale. La valeur symbolique de l'art est de l'ordre de l'échange social. Il en va ainsi de tout ce qui s'échange. L'art n'est pas tant de l'ordre de l'*objet*, mais de l'ordre de l'*échange*. C'est un raccourci, mais l'expérience des « protocoles méta » — ceux qui y ont participé l'ont bien vu —, est elle-même du seul ordre de l'ordre de l'échange, de la rencontre, d'un art relationnel. Ceux qui y ont participé, se sont ainsi trouvés inscrit au cœur d'un « *méta art* », d'une *méta* théorie, comme en une sorte de réflexion en amont sur ce qui peut s'y trouver induit, socialement ou relationnellement, et qui relevait en même temps d'une pratique : une pratique *méta* artistique. La notion de congrès singulier est venue un peu après. Pourquoi est-elle venue, quel sens peut-on lui donner à la lumière de ce qui semble ainsi se dégager ? Peut-être ce processus devait-il prendre — traverser — une valeur d'*événement* —, mais cet événement devait s'accorder avec ce qui était mis en jeu dès le départ. L'idée d'un congrès (lorsqu'on la prend dans un sens littéral) convenait parfaitement puisqu'on y était déjà en route. Et il fallait qu'il soit singulier, puisque aucune détermination, aucun objet ne devait lui être imposé préalablement. Cette singularité tient en un paradoxe que nous avons rencontré lorsqu'il s'est s'agit d'opter pour un lieu. Car si ce congrès, cette rencontre, pour marquer un moment dans le processus, apparaissait nécessaire, il fallait bien un lieu idoine. Si, jusque-là nous avons réalisé nos rencontres en divers lieux (écoles, lieux culturels, centre de soins palliatifs, etc.) comment concilier cette variabilité de lieux et des diverses expériences, avec un lieu donné qui pût

marquer la fin d'un processus ou du moins en constituer une sorte de couronnement, fût-il provisoire? Un tel lieu, me semblait-il, ne devait pas être « marqué », ou alors il fallait le désinvestir de ses déterminations premières ou entérinées par des usages antérieurs — chaque fois que l'on va dans un lieu, on en épouse d'une manière ou d'une autre les déterminations— et la question du congrès devenait celle d'une *reconfiguration*. Cette question a été discutée, mais elle n'a pas été tranchée, si bien que je demande — pour rouvrir la discussion — pourquoi ce congrès-ci s'est déroulé dans une école d'art?



Documents complémentaires au compte-rendu de la session d'expérimentation artistique
« protocoles méta » et « congrès singulier » du 4 au 11 juillet 2007, à Avignon